

continué d'apprendre son métier jusqu'à sa mort survenue au cours de sa quatre-vingt-huitième année. Quelle manie ou quelle vanité que de vouloir apprendre encore, quand on n'a raisonnablement le choix qu'entre deux hypothèses, ou que demain on saura tout par intuition et sans effort ou qu'on sera retourné au néant ? Mais est-ce que toutes nos aspirations un peu nobles n'impliquent pas la même contradiction !

En ces temps de disgrâce où la probité est le fonds qui manque le plus, quel exemple que celui de M. Ingres !

L'exemple de M. Ingres nous ramène à songer aux préceptes de Whistler, tels que les rappelle Léon Daudet :

1° L'APPLICATION EN ART EST UNE NÉCESSITÉ, NON UNE VERTU.

2° SEUL LE TRAVAIL PEUT EFFACER LES TRACES DU TRAVAIL.

C'est, en deux articles lapidaires, tout un code de la probité intellectuelle et artistique.

Mais ce code n'est-il pas abrogé ?

De nos jours, tant de simplicité difficile effraie et, comme dit le *Médecin malgré lui* : nous avons changé tout cela. On n'a plus de goût et de faiblesse aujourd'hui que pour les difficultés faciles.

GEORGES BATAULT

MUSIQUE

Signes des Temps. — M. Walther Straram au *Théâtre des Champs-Élysées*.

Mes lecteurs auront remarqué dans mon dernier article les coquilles qui me furent infligées dans neuf mots de grec, malgré deux corrections successives. C'est sans doute un signe des temps. Au surplus, des signes des temps, il n'en manque pas. Il en pleut. Il paraît que le Syndicat national des Instituteurs, s'adressant à notre Ministre de l'Instruction publique, a réclamé la suppression de la règle d'accord du participe passé, laquelle ne parvient pas à pénétrer dans ce qui sert de cervelle à la majorité des aspirants au certificat d'études primaires. Nous avons déjà, paraît-il aussi, des licenciés n'ayant onques décliné *bonus, bona, bonum*. C'est peut-être à leur initiative qu'est due une autre réforme grâce à quoi, récemment, j'appris avec stupeur que je ne savais plus ma grammaire. Car, paraît-il encore, il n'y a plus des conjugaisons. Le quadrige verbal est dételé. Ses coursiers, que dressait doctement

Port-Royal, sont relégués à l'écurie, à moins que leurs lambeaux saignants n'aient échoué à quelque étal hippophagique. Au lieu de quatre conjugaisons, il y a désormais trois « groupes ». Un peu intrigué, je l'avoue, je m'informai auprès d'un jeune instituteur. Il me répondit en souriant qu'au fond il n'y avait rien de changé, qu'on enseignait toujours les verbes de la même façon, en divisant dans la pratique le troisième « groupe » en deux et que le résultat le plus clair était la mise au rebut de toutes les anciennes grammaires et l'obligation pour les élèves d'acheter les innovatrices. C'est un bon vieux petit truc assez scandaleux, mais traditionnel. Il serait cependant injuste de ne pas joindre à ce mobile industriel l'esprit de contradiction qui induit généralement les nouveaux venus à prendre le contre-pied de leurs devanciers, surtout immédiats. La linguistique m'a toujours intéressé. Aussi me suis-je empressé de lire un volume intitulé *Le Langage, introduction linguistique à l'histoire*, de M. J. Vendryes, professeur à l'Université de Paris. Rien que le titre de cet ouvrage établit que l'auteur s'y place sur le terrain de la philologie plutôt que de la linguistique. Et, en effet, avec une néo-terminologie assez pédante de « sémantèmes » et de « morphèmes », il n'y péroré que des langues évoluées, parvenues au stade grammatical ou littéraire, sans se préoccuper de leur passé immémorial. On n'est donc pas surpris de le voir attaquer violemment Schleicher, pour qui la linguistique était « une science naturelle » analogue à la botanique, et qui y redoutait, peut être avec un peu d'excès, l'intervention de la philologie et de l'histoire ; et non plus de rencontrer à la page 408 ce paragraphe dédaigneux : « Une théorie fort en faveur il y a une quarantaine d'années enseignait à distinguer trois états par lesquels les langues devaient successivement passer : l'état isolant, l'état agglutinant et l'état flexionnel... Ainsi se dessinait un aspect morphologique du progrès du langage ». Il importe de noter que les « trois états qu'enseignait à distinguer cette doctrine », elle les constatait dans les familles de langues actuellement vivantes, d'où s'ensuivait un processus d'évolution plus ou moins développée des plus logiques et des plus vraisemblables. Si l'homme du chelléen au moustérien a parlé, il n'usait évidemment pas de « morphèmes » et il paraît difficile que son langage rudimentaire ait consisté d'abord en autre chose que des monosyllabes dont une bonne part,

en dépit de ce que prétend M. Vendryes, devaient être des onomatopées. Dispersés un peu partout sur le globe ou confinés en certains points, l'homme aurignacien, qui sculptait des figures dans l'ivoire et gravait des silhouettes d'animaux merveilleuses de vérité, l'homme solutréen qui inventa l'aiguille à chas, et le magdalénien qui traçait sur des os des signes déjà glôzétiens (Jacques de Morgan : *l'Humanité préhistorique*, p. 274) et qui couvrait de fresques les parois de ses grottes, ont pu au travers de longs siècles ébaucher et peu ou prou perfectionner, avec de mystérieux croisements et mélanges, une agglutination capable, après bien des siècles encore, de se fixer ici ou là, comme ailleurs le monosyllabisme, et autre part vouée à disparaître sous l'action d'envahisseurs important un langage plus avancé apte, au bout de nouveaux millénaires, à aboutir à la flexion. Le défaut de synchronisme dans l'évolution civilisatrice et les migrations des peuples expliqueraient suffisamment l'expansion de langues flexionnelles entourant quelques îlots d'agglutinantes. Très proche parente de celle qui nous montre dans les milliards d'étoiles ou nébuleuses des mondes similaires à un âge différent de leur évolution, une telle théorie est assurément des plus plausibles et des moins arbitraires. Et on en croit à peine ses yeux en découvrant que, pour la combattre, M. Vendryes confond tout bonnement les langues qui, comme l'anglais, sont riches en monosyllabes et les idiomes de vocabulaire et de syntaxe exclusivement monosyllabiques. Mais il y a mieux dans ce déconcertant ouvrage. A la page 326, à propos de la presse quotidienne, on lit textuellement ceci : « Bien d'autres *fautes* non moins grossières s'y étalent tous les jours. Dans un journal de Paris à grand tirage, on a pu relever des tours comme *il demanda à ce que, avec cette brusquerie dont il ne se départ jamais...* » Ainsi M. J. Vendryes, « professeur à l'Université de Paris », auteur d'un gros livre sur *le Langage* et qui traite un Schleicher et un Hovelague en petits garçons, ignore que le verbe « se départir » se conjugue comme « partir » et il se paie la tête de ceux qui l'emploient correctement. Et on pense irrésistiblement à ce mot de Diderot sur la condamnation au feu d'un écrit de Voltaire : « Après la Sorbonne, le corps le plus ignorant de France est le Parlement. » J'allais me hâter d'ajouter que le Parlement d'alors n'avait rien de commun avec celui dont nous jouissons aujourd'hui, mais il

me revient en mémoire qu'au cours d'une discussion sur l'enseignement secondaire, il y a quelques années, un honorable député monta à la tribune et déclara : « Messieurs, je ne sais pas le grec, mais, quand on monte en taxi, il peut être agréable de savoir comment fonctionne le moteur. » Ce brave homme ne songeait pas que son chauffeur pouvait en dire exactement autant. C'est à cette mentalité de chauffeur que nous conduit ce mépris des humanités qui se traduit contre elles par une offensive où on n'est pas peu stupéfait de devoir constater la particulière âpreté des « scientifiques ». Cependant cette culture gréco-latine qui, diffusée par l'imprimerie, déclencha le prodigieux essor intellectuel de la Renaissance, Lavoisier, Lamarck, Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire, Bichat, Claude Bernard et Pasteur, qui ont fondé chez nous toutes les sciences biologiques, avant eux Descartes et Leibnitz, en avaient été nourris. C'est par la Grèce antique que s'est formée, éduquée et libérée l'intelligence humaine. C'est grâce au legs hellénique, lequel n'ont fait que nous transmettre les Latins et les moyenâgeux Arabes, que l'Université de Paris devint au XIII^e siècle le foyer rayonnant de toute culture, tandis que les sacrifices humains sévissaient encore dans la barbarie de ce qui fut depuis la Prusse orientale. C'est grâce à la dialectique platonicienne qu'au XII^e siècle, à l'heure où la philosophie demeurait « *ancilla theologiae* », un Abailard ne put toucher à la théologie scolastique sans verser inconsciemment dans l'hérésie. C'est le syllogisme d'Aristote qui, un peu plus tard, mais toujours au XII^e, amena un Averroès à nier implicitement le libre arbitre et l'immortalité de l'âme, et au XIII^e un Roger Bacon, franciscain quoique noble et riche, qui endura fermement en deux fois vingt-quatre années d'*in pace*, à introniser l'expérience « *domina scientiarum omnium* » quatre cents ans avant son fameux homonyme, le Lord Chancelier d'Angleterre. L'esprit humain s'affranchissait sans s'en douter par la gymnastique des subtilités syllogistiques, d'où naissait l'analyse. L'intelligence se créait du seul fait que la fonction crée l'organe, et l'observation, l'empirisme et l'expérience y trouvèrent cet humus fécond sans lequel toute semence reste stérile. Et cette culture humaniste n'a rien perdu de sa vertu si elle est intelligemment dispensée. Il n'est pas de meilleure école d'objectivité. Jadis on commençait le latin en préparatoire, et un monde nouveau s'ouvrait à leur insu pour

les jeunes cerveaux : une langue où des cas remplaçaient notre système d'articles et de prépositions, où la ressemblance des vocables décelait à la fois une filiation et une évolution. On enseignait la mythologie après « l'histoire sainte », apportant ainsi, avec un embryon d'histoire des religions, l'antidote auprès du poison subjectif. Ensuite, par le langage des vieux Hellènes, « le plus beau qui soit né sur les lèvres humaines », l'adolescent prenait contact avec l'art et la beauté suprêmes en des chefs-d'œuvre inégalés. Certains proclament la vanité de cette culture dont il dénoncent l'inutilité pratique dans la lutte pour la vie qui attend les jeunes élèves. Il n'est pas de plus dangereuse erreur. L'éducation scolaire doit enseigner à l'enfance et à la jeunesse précisément surtout ce que l'adulte n'aura plus l'occasion de connaître au cours des occupations inévitablement utilitaires de l'existence, et pour lesquelles d'ailleurs cette culture même l'aura doté d'éléments de supériorité latente. Il y aura appris à penser, — ce qui est, sinon absolument nécessaire pour devenir un millionnaire, du moins indispensable pour avoir droit au titre d'*homo sapiens*, — et aussi à classer et à exprimer sa pensée, ce qui n'est pas toujours le fort des « scientifiques ». La connaissance de son passé, par le langage articulé et l'écriture, s'atteste la distinction essentielle entre l'homme et les animaux. C'est se ravalier au rang des bêtes que de vivre uniquement dans un présent consacré à la seule satisfaction des besoins matériels. On ne peut pas tout savoir et on le pourra de moins en moins. Le rêve de « l'honnête homme », au sens du xviii^e, ne peut être que de connaître une chose aussi pleinement qu'il est possible, et d'avoir des clartés sur le reste, également autant que possible, car toute spécialisation étroite, si fréquente et souvent obligée chez les « scientifiques », est œillère pour l'intelligence. Et il y faut la vie entière. Le rôle de l'école n'est que d'apprendre à apprendre et d'en procurer les moyens, Et ce qu'on y apprend de plus utile à ces fins, et en même temps de plus *réel*, est ce qui se rapporte aux lettres et à l'art. Ceci fera dresser l'oreille à quelques « scientifiques ». Cependant on a pu lire un Henry Le Chatelier déclarer sans ambages : « Tous les savants de ma génération connaissent les difficultés et même les impossibilités auxquelles ils se sont heurtés pour s'assimiler les notions d'électricité introduites dans la science après l'achèvement de leurs études. »

On ne peut certes avouer plus nettement, sinon l'inanité, pour le moins la précarité de l'enseignement scientifique à l'école. La science, en effet, se renouvelle tous les jours, et les programmes ne peuvent pas la suivre. Au regard de cette inconsistance, la culture humaniste expose les chefs-d'œuvre intangibles de l'art et de la raison dans les siècles, et est seule capable par là de développer l'intuition, autrement dit l'intelligence. La science même n'existerait pas sans l'hypothèse, c'est-à-dire sans l'intuition, ce jeu secret des circonvolutions cérébrales. L'intuition peut se tromper, l'expérience la vérifie, la confirme ou la rejette, mais, sans l'intuition première, elle n'aurait rien à vérifier. Et la science ne passe guère son temps qu'à éprouver, approfondir et de mieux en mieux expliquer les intuitions de très lointains ancêtres. La sphéricité de la terre, sa révolution sur elle-même et autour du soleil, comme aussi les autres planètes, furent enseignées plus ou moins ésotériquement par Pythagore et son école, et affirmées ouvertement par Aristarque de Samos. Après son étouffement sous l'obscurantisme biblique, cet héliocentrisme est repris par Copernic et Galilée pour aboutir à la gravitation de Newton, amendée depuis par Einstein. La théorie atomique était complète en soi chez Leucippe et Démocrite, cinq siècles avant notre ère, et à peu près tout ce dont la science a pu depuis enrichir cette intuition (qui ne pouvait alors être autre chose), est l'hypothèse des ions et électrons, grâce à quoi on doit soupçonner qu'à l'instar de tout l'univers, dont il est partie intégrante, l'homme n'est qu'un phénomène électro-magnétique. Sans doute, ces recherches sont passionnantes et le plus noble emploi des facultés humaines. Mais sont-elles autre chose que de l'art? Une accumulation de faits détachés ne constitue pas une science. Celle-ci n'existe que lorsqu'elle apparaît ordonnance, synthèse, organisme logique, c'est-à-dire œuvre d'art inspirée, dictée tout d'abord et édifiée peu à peu par l'intuition soumise pas à pas à l'épreuve. Au surplus, en dehors des rapports et des combinaisons de ses éléments, de la beauté ou de l'intérêt esthétique qui en résulte, l'existence de l'univers est absurde. Sans le spectacle fascinant qu'il étale et les énigmes qu'il propose, quoi de plus vain, de plus puéril, de plus stupide que tout cet appareil de mondes et de soleils qui ne font que passer en tournoyant comme au *dancing* pour s'anéantir fatalement au bout d'un temps qui, en face de l'éternité, est ridicule.

ment insignifiant ? La culture humaniste seule permet de savourer ces jouissances esthétiques où la science et l'art se confondent en démontrant qu'ils ne font qu'un. Elle n'a pas de moins précieux avantages pour les mœurs et l'individualité, et c'est au long passé de culture objective qu'elle nous a préservé et nous garantit que nous devons d'avoir imposé durant des siècles notre civilisation et notre goût parmi les peuples. Ce n'est pas au moment où nous subissons cruellement une nouvelle invasion des barbares qu'il faut risquer d'en perdre la sauvegarde. Mais je remarque ici tout à coup à quelles extrémités une coquille de typos peut entraîner un plumitif et je me souviens un peu tard que cette chronique est en principe dédiée à la musique. Mon excuse est que tout ceci fut écrit pendant les vacances et paraîtra d'ailleurs alors que notre vie musicale aura recommencé à peine. Le plus important qu'on puisse encore en signaler est la prise de possession par M. *Walther Straram* du *Théâtre des Champs-Élysées*, qui va devenir enfin un vrai palais de la musique. M. Straram y donnera ses concerts du jeudi. Les *Concerts Pasdeloup* y installeront leurs pénates les samedis et les dimanches, et le nouvel *Orchestre symphonique de Paris* lui demandera l'hospitalité des vendredis jusqu'à la réouverture de la salle Pleyel. En outre, en fin de saison, M. Straram a l'intention d'y organiser un certain nombre de représentations lyriques avec décors et costumes où nous retrouverons peut-être *Œdipus Rex* entre quelques chefs-d'œuvre classiques. De la part d'un chef d'orchestre de cette qualité, aussi profondément artiste et musicien, on peut s'en promettre un régal peu commun.

JEAN MARNOLD.

CHRONIQUE DE GLOZEL

La Faune de Glozel. — Une réponse de M. Peyrony. — Deuxième perquisition de Glozel.

La Faune de Glozel. — *Le Progrès* (de Lyon) a publié, dans son numéro du 29 septembre, les importantes déterminations paléontologiques faites à Glozel par M. Depéret, membre de l'Institut, doyen de la Faculté des Sciences de Lyon :

M. Charles Depéret, doyen de la Faculté des Sciences, vient de passer une vingtaine de jours à Glozel et à Vichy, pour examiner minu-